

Michel Sandt

Sur  
Les Fondements de l'Action  
(Platon - Kant - Sartre)

Essai

Michel Sandt :  
*Sur les Fondements de l'Action (Platon - Kant -Sartre)*  
Première édition : 2024

© Edition Lavallée, Berlin  
[www.edition-lavallee.de](http://www.edition-lavallee.de)

Portraits et dessin de couverture : Manfred Niepel  
Autres dessins : Alex Deltoise  
Couverture et mise en page : Mai Ideapolis  
Imprimerie : [www.top-buch.de](http://www.top-buch.de), Darmstadt  
Printed in Germany  
ISBN 978-3-939739-07-4

## **Avant-propos**

A tout âge, en de multiples occasions de la vie, se posent les questions : que faire ? que choisir ? que décider ? ... Choisir une école pour ses enfants, décider d'une direction professionnelle, influer dans une entreprise, réagir à une situation économique, sociale, politique, s'organiser.

Personnellement, j'ai dans mon parcours jusqu'à maintenant beaucoup « tourné » autour de cette problématique, hésitant souvent à prendre telle ou telle direction : m'engager dans une profession pour répondre aux exigences productives, privilégier la qualité ? M'investir dans telle activité, ou freiner pour avoir

plus de temps à moi ? Affaire de tempérament, d'équilibre, de priorités personnelles, de contexte historique.

Français, je fais partie de la génération post-68. Après une formation scientifique, j'ai commencé mes études universitaires en 1977 à Lyon en Sciences Humaines, poursuivant à Paris en 1984 en exerçant de multiples petits emplois. C'était une période économique relativement faste. Inscrit à la Sorbonne, je proposai le thème de l'action et de l'engagement pour un D.E.A. (année préparatoire au doctorat) de philosophie. Ce fut une recherche enrichissante, j'étais en contact avec des universitaires renommés et des étudiants de multiples horizons. Elle m'a été profitable car elle m'a permis de préciser mes idées et opinions, et les suites de celles-ci.

J'estime d'ailleurs qu'on devrait davantage réfléchir sur ce sujet, en particulier dans les écoles qui préparent à la vie professionnelle, afin de ne pas se voir engagé dans des processus qu'on n'aurait pas voulu. Par exemple, devoir livrer le résultat de ses recherches scientifiques à ceux qui pourraient nuire à l'humanité (fabricants d'armes, spéculateurs boursiers, lobbies industriels divers, etc....).

Car enfin, un but ultime de l'humanité n'est-il pas de créer de bonnes conditions d'existence pour tous, d'éviter les guerres et autres catastrophes, de transmettre les clés de la paix et du bien-être aux générations futures ? J'aime à croire qu'un jour, des hommes et des femmes de bonne volonté, partout et de plus en plus nombreux dans le monde, auront assez de poids pour faire s'acheminer la caravane humaine vers ces belles vallées.

Michel Sandt (Berlin, nov. 2023)

## **Introduction**

« Faut-il agir, et si oui, que faire ? » C'est aussi sous cette forme lapidaire que je formulai mon thème de recherche en 1987. L'étendue du problème soulevé est vaste. Tout d'abord, il faut admettre que l'humain est essentiellement un être social, qu'il vit parmi d'autres lui-même, et qu'il lui est quasiment impossible d'imaginer son existence sans eux. Dès lors, tout acte venant de lui, pour peu qu'il soit réfléchi, va très vite faire apparaître différentes notions. Par exemple, il sera (ou ne sera pas) soucieux d'observer dans son comportement une certaine logique, en se référant à certains critères. Ainsi, l'éducateur

sera juste à l'égard des enfants qui lui sont confiés, le critère étant ici celui de justice. Toute action qui se veut cohérente se rattache donc toujours plus ou moins à des valeurs qui lui donnent sens. Il se peut même que ces valeurs forment entre elles un système.

On ne peut se désintéresser de la qualité de son action, précisément parce qu'il est possible de la planifier, de réfléchir sur elle. Bien sûr, l'activité n'est pas toujours réfléchie au sens fort du terme : nous agissons souvent de façon instinctive, impulsive ou automatique. Une grande part de nos faits et gestes est induite par les habitudes, celles de la vie quotidienne. Mais nous n'en sommes pas moins capables d'agir de façon volontaire, et c'est peut-être là la part la plus intéressante de notre activité. Dans ce cas, comment imaginer une action sans ses fins ? Si nous entreprenons une action, c'est généralement en vue de quelque chose, c'est parce que nous poursuivons un but. L'idée de fin est donc elle aussi sous-entendue par notre question initiale.

Mais en reculant le plus possible avant tout acte volontaire, je pourrais aussi estimer que tout ce qui se passe autour de moi ne me regarde pas, que je n'ai pas à m'en occuper ni à m'y investir. Je peux même considérer ma vie comme gratuite (je n'ai pas décidé de vivre), et par conséquent ne pas me sentir obligé de faire quoi que ce soit dans et pour ce monde. La seule chose pour moi serait de pourvoir à mes besoins de base et de regarder les jours passer le temps de ma vie.

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de l'action volontaire ou au contraire de l'abstention d'engagement dans le monde, il y a à l'origine de ces deux attitudes une liberté qui s'exerce, et qui, elle aussi, est à prendre en compte. Sartre dira dans *L'être et le*

*néant* : « La condition première de l'action, c'est la liberté » (1).

La racine étymologique du verbe agir étant le latin *agere* qui signifie « pousser en avant », « faire », il est question de mettre à exécution, de passer du projet à la réalisation. En ce sens, agir se distingue souvent du travail mental qui prépare la réalisation de l'action. Il existe aussi une opposition entre agir et pâtir ou subir, à laquelle la perspective traditionnelle rattache le terme de passion. C'est plus précisément de Descartes que nous venait l'habitude d'appeler passion tout ce qui est passif dans la vie mentale au regard de l'activité du *Je pense* et de la volonté. Ainsi, on subit l'amour dévastateur, la misère, ou une rage de dent. Pour schématiser, on pourrait retenir les équivalences suivantes : action / agir / être actif d'une part, passion / pâtir ou subir / être passif d'autre part. Mais maintenant, le mot passion a largement changé de sens. La passion peut entraîner une action concertée sans que celle-ci soit subie.

L'idée du passage du projet à la réalisation n'est pas sans poser quelques questions, notamment lorsque l'on caricature en disant : « il ne s'agit plus de discuter, il faut agir ». On peut soutenir en effet que discuter est déjà une manière d'agir. De même, l'abstention au vote ne serait-elle pas aussi une forme d'action ? Pour François Châtelet, « être actif, c'est se constituer comme sujet, maître de sa conduite, réussir à se déprendre du contexte et organiser ses gestes en fonction d'un objectif à atteindre et selon un programme délibéré ; c'est refuser l'assujettissement, être capable de se mettre à distance, définir posément les conditions du problème et sa solution, calculer les moyens de la réalisation et mettre celle-ci en œuvre » (2). Quelles conséquences peut-on tirer de cette définition ? Il semble que par elle, nous soyons renvoyés à des

caractéristiques plus précises de ce qui est à considérer comme action, en même temps que nous retrouvons des dimensions évoquées précédemment, telles que cohérence, référence à des critères, fins poursuivies, et bien sûr liberté préalable.

Nous allons dans cet ouvrage tenter d'élucider ces différentes notions. D'abord en examinant ce qu'en ont dit certains philosophes importants, qu'ils l'aient illustré par leurs propres actes ou simplement établi en système : Platon pour la période grecque, Kant pour la période moderne, Sartre pour la période contemporaine, et non sans essayer de les mettre en relation avec ce qui les a précédés ou suivis, de les relier aux aspects socio-politiques de leur époque. La raison qui a conduit à ce choix est la place prépondérante de ces figures dans chaque période philosophique : Platon, disciple de Socrate et appartenant au passage le plus controversé de l'histoire de la Grèce antique, Kant apparaissant comme celui qui pose la question de la morale, et Sartre se situant au carrefour du marxisme et de l'existentialisme.

Puis nous reprendrons les idées soulevées pour les traiter de façon plus générale ou au contraire plus circonstanciée.

## **Platon ou la recherche de la Cité idéale**

D'après F. Châtelet, « jamais peut-être autant qu'à l'époque de la Cité, la question de l'agir n'a été posée en termes aussi pertinents » (3). Essayons de pénétrer ce monde que fut la Grèce antique, essentiellement la Grèce du quatrième siècle av. J.-C.

Au cinquième siècle, après avoir refoulé les Perses du littoral asiatique, Athènes exerçait son hégémonie sur la totalité du monde grec (mis à part Sparte), et devint, avec Périclès, le centre d'un empire colonial qui s'étendait sur toute la mer Egée. En même temps, la cité athénienne, qui depuis longtemps s'était

orientée vers le commerce maritime et les réformes politiques (de la tyrannie à la démocratie), atteignit son épanouissement avec son sénat, son assemblée et son tribunal. Mais par la suite, les rivalités entre Athènes, Sparte puis Thèbes affaiblirent considérablement les cités, et au siècle suivant la Macédoine put imposer sa suprématie à la Grèce épuisée.

Au cours de cette période, la Grèce était en crise non seulement pour ce qui concernait les rivalités entre les cités, mais aussi au sujet de la vie interne de celles-ci. A Athènes en particulier, la vie politique devint très tumultueuse, et l'ambition individuelle démesurée. Nul étonnement alors que les sophistes aient été si en vogue, eux qui vendaient le moyen de réussir par l'art de convaincre. Ils proposaient le programme d'une culture humaine, rationnelle, mais en flattant le penchant grec à la pure virtuosité, ils ne firent qu'aggraver la crise morale des élites et l'inquiétude du peuple athénien.

La figure de Socrate ne peut évidemment passer inaperçue à l'intérieur d'un tel contexte : bien que n'occupant pas de fonction spéciale à Athènes, son nom se répandit dans la population. Le philosophe apparaissait en effet partout où se portait la foule (assemblées du peuple, fêtes publiques, gymnases), interrogeant sans cesse les Athéniens, surtout les jeunes, pour détruire l'éducation acquise sans réflexion et stimuler la recherche personnelle (sa mère ayant été sage-femme, il se voulait, lui, accoucheur des esprits). Il montrait par exemple au héros Lakhès qu'il ne savait pas ce qu'est le courage, aux hommes politiques qu'ils ne connaissaient pas l'essence de la politique. A ce propos, il ne cachait pas son hostilité à la tyrannie de Critias. Quant aux sophistes, il les combattit vigoureusement (Protagoras et Gorgias notamment), considérant qu'ils étaient

des négateurs de la connaissance vraie. Finalement, ayant trop vexé les vaniteux et les puissants, il fut condamné à mort sous l'inculpation d'avoir « voulu corrompre la jeunesse et d'avoir honoré d'autres dieux que ceux de la Cité ». Alors qu'il aurait pu choisir l'exil, il accepta de boire la ciguë, en témoignage de la sincérité de son œuvre. C'est que, pour lui, la pensée juste était inséparable de l'action. Il fallait que les Athéniens puissent se juger sur leur propre injustice.

Socrate laissa une forte impression sur ses contemporains, tel un modèle pour les générations suivantes, et on retrouve sa personnalité dans presque tous les *Dialogues* de son disciple Platon. Après sa mort, celui-ci se réfugia dans un cercle socratique, auprès d'Euclide à Mégare. On peut d'ailleurs considérer ce moment comme celui où il se détourna de la vie politique, Athènes lui apparaissant dès lors comme un lieu « corrompu ». C'est ce qu'il explique dans sa *Lettre VII* (325c- e). Mais il ajoute un peu plus loin : « Cependant je ne cessai point de rechercher les moyens d'améliorer cette situation et le régime tout entier, attendant toujours les occasions d'agir » (325e).

Avant d'examiner plus en détail la conception de l'agir de Platon et la façon dont il tenta de l'appliquer, jetons un regard sur sa jeunesse, sa formation : Platon naquit peu après la mort de Périclès, d'une famille aristocratique marquée du sceau de l'activité politique, plus précisément de celle qui s'attache à la législation. Il reçut l'éducation des jeunes Athéniens de sa condition sociale, tandis que sur le plan philosophique, la première étape aurait été sa rencontre avec Socrate. A cette éducation, il faut ajouter plusieurs voyages dont la chronologie demeure controversée : à Cyrène, ville grecque de Libye, en

Italie (Grande Grèce), en Egypte, véritable passage obligé pour les sages et les philosophes adonnés à la politique.

Bien que pressé par ses deux parents de participer à la vie politique d'Athènes, Platon en devint très vite le contemplateur : non seulement elle lui sembla n'avoir fait que régresser sur le chemin de la justice, mais il la tint pour responsable de toutes sortes de violences, et notamment de la mort de Socrate, « le plus juste des hommes de ce temps » (*Lettre VII*, 324d). Et il en arriva à cette conclusion : « La race humaine ne verra pas la fin de ses maux avant que la race des purs et vrais philosophes arrive au pouvoir, ou que ceux qui détiennent l'autorité dans les Etats deviennent, par une faveur du ciel, réellement philosophes » (326a, b). C'est à partir de cette phrase que l'on peut comprendre comment Platon organisa son action :

---- La fondation de l'Académie correspond à une partie de son programme : éduquer des jeunes gens pour qu'ils deviennent philosophes et se préparent à appliquer la droite politique. L'enseignement de cette école fut permanent, et permit aux élèves non seulement de se former à la recherche dans diverses sciences, mais aussi de devenir « meilleurs dialecticiens » (*Le Politique*, 285d). L'Académie n'eut donc pas une visée purement spéculative, mais également pratique, elle était régie par le primat de l'activité politique, et, comme le rappelle Pierre-Maxime Schuhl, « on se tournait naturellement vers elle pour lui demander des nomothètes, des conseillers, des experts » (4). Notons que pour devenir de « vrais philosophes », Platon demandait à ses élèves de rompre avec les pratiques coutumières, toutes fruit de la passion. Il voulait qu'ils apprennent à « mourir au sensible », à mesurer la futilité de leurs désirs personnels, à se convaincre de l'incohérence des

opinions communes. L'Académie était précisément ce lieu où ils avaient la possibilité de se retrancher. Séparés du monde, ils pouvaient alors édifier un ordre théorique qui validerait toutes les conduites. La réflexion se devait donc de précéder l'action.

---- Mais Platon ne se contenta pas de former de futurs hommes de la Cité, il intervint également auprès de ceux qui détenaient l'autorité pour les convaincre de devenir philosophes. C'est ce qu'illustrent ses trois voyages en Sicile, à l'occasion desquels il enjoignit le tyran de Syracuse Denys I, puis Denys II son fils, de changer d'attitude vis-à-vis de leur peuple. On voit donc qu'il n'avait pas abandonné l'espoir d'inscrire dans la réalité sa conception du « philosophe-roi », après son retranchement relatif de la vie politique athénienne. Ces voyages échouèrent malheureusement tous les trois, mais témoignent de la ténacité dont Platon fit preuve, ayant risqué sa vie à chaque fois. Le premier eut lieu alors qu'il avait environ quarante ans, le dernier soixante-treize ans.

---- Conjointement aux activités de l'Académie et à ses voyages politiques, Platon rédigea ses *Dialogues* qui, d'une part faisaient revivre Socrate, d'autre part fournissaient l'apport original de l'auteur. Bien qu'aucun écrit platonicien n'ait jamais contenu d'unique sujet, on peut toutefois en discerner deux où l'organisation de la Cité est la question centrale : *La République* et *Les Lois*. Dans le premier, il en analyse soigneusement la structure idéale, déduite de l'ordre du cosmos et de la nature de l'âme humaine, dans le second il adapte ce modèle abstrait aux exigences du donné empirique. C'est dans la bibliothèque de l'Académie que sera recueilli l'ensemble de son œuvre.

Mais quels sont les fondements qu'il donne à l'action,

relativement à sa conception de l'homme dans la Cité ?

En réalité, le problème semble déjà avoir été posé par Socrate : on ne peut pas dire d'une action, d'une institution, etc., qu'elle est bonne avant qu'on ne sache ce que le terme « bon » désigne, et tout la philosophie morale de l'Antiquité apparaît comme une succession de tentatives pour répondre à cette question. Platon indiqua alors la direction dans laquelle chercher la réponse : le vrai bien de l'homme sera découvert quand on aura déterminé la place de l'homme dans le cosmos, cette totalité vivante, structurée, organisée qu'est la nature. Par ailleurs, il fit la constatation que les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent, qu'ils veulent ce qu'ils ne peuvent pas, qu'ils font ce qu'ils ne veulent pas. Il en résulte que, dans la mesure où les désirs se contredisent les uns les autres, surgissent toutes sortes de conflits qui, bientôt, ne trouveront d'autre solution que le recours à la violence. Bref, si les hommes désirent réellement sortir du désordre et de la peur, il convient qu'ils acceptent de se détacher du sensible et décident de suivre une autre voie. Rappelons à ce sujet qu'à l'époque où Platon s'exprima, le Grèce était en crise : on y abattait les tyrans, des démocraties apparaissaient mais devenaient encore plus tyranniques, on bannissait les philosophes, on conquérait des cités, on se déchirait. C'est donc pour mettre fin à ce déchirement perpétuel qu'il engagea sa réflexion, cherchant à établir les fondements de la Cité juste et à prévenir sa décadence.

Cette Cité idéale qu'il cherchait à construire, elle devait précisément être le lieu de ce qu'il nomme « le bonheur de notre vie » (*Philète*, 67b), conçue de telle sorte que « la vie pour un homme vaille d'être vécue » (*Le Banquet*, 211d). Pour cela, il faut que chacun y trouve sa place suivant ses

aptitudes, qu'il se libère de l'état d'insatisfaction, de déchirement, de malheur intérieur qui sera le sien aussi longtemps qu'il ne vivra pas selon sa vraie nature. Il faut aussi le protéger contre un certain nombre d'agents corrupteurs tels que la séduction par l'apparence, les attachements particuliers, l'argent, etc... Pour Platon, la vie qui vaut d'être vécue est donc une vie heureuse. Il est question

des plaisirs vus comme pure positivité, qu'Aristote décrira plus longuement ; il est également question de renaissance, qui s'opère par l'entrée dans le discours philosophique. On pourrait donc admettre qu'il y a toujours dans les développements de Platon une finalité eudémoniste. Car si la connaissance est destinée à établir des bases solides pour l'action, la politique, c'est en vue du bien commun, « du bonheur de notre vie ».

Dans les *Dialogues* qui sont souvent considérés comme les plus importants (*Phèdre*, *Le Banquet*, *Philitébe*), Platon fait prendre conscience, par l'intermédiaire des personnages qu'il oppose, que la philosophie n'est pas qu'une réflexion abstraite, qu'elle doit s'ouvrir sur tout le champ de l'expérience humaine. Les sophistes au contraire sont décrits comme des négateurs de la connaissance, et l'on se rappelle la célèbre maxime de Protagoras : « L'homme est la mesure de toute chose, de ce



qu'elles sont pour ce qu'elles sont, de ce qu'elles ne sont pas pour ce qu'elles ne sont pas » (Des études récentes ont montré que Protagoras et d'autres sophistes ont peut-être été décrits par Platon de façon caricaturale). Un autre personnage, qui apparaît dans le dialogue *Gorgias*, du nom de Calliclès, va encore plus loin : puisqu'il n'y a pas de connaissance vraie, puisque « l'homme est la mesure de toute chose », il suffit de laisser libre cours à la violence, et les plus forts gagneront, ce seront les meilleurs (*Gorgias*, 483-484 ; 491-492). Or Platon, qui lui aussi est sensibilisé au fait qu'il faut trouver rapidement des solutions à la situation de crise à Athènes, se refuse à cette issue. Pour lui, la vérité doit bien exister, et c'est dans la connaissance que l'on trouvera un critère, un fondement pour l'action.

Comme nous l'avons vu plus haut à propos de l'Académie, le futur philosophe devait y trouver la possibilité de prendre du recul par rapport aux opinions communes, de se convaincre de leurs fréquentes incohérences. Du reste, Platon calculait qu'il fallait environ trente années de formation pour qu'il parvienne à « mourir au sensible », après une éducation corporelle d'abord, affective ensuite, intellectuelle enfin. Le politique relève également d'un long apprentissage, d'une épistémè (*Le Politique*, 292b), c'est-à-dire d'un savoir à la fois théorique et pratique. Ses règles, ce sont celles d'un art cognitif fondé sur la connaissance du Bien et ayant pour but le salut de la Cité. Remarquons d'abord que pour Platon, il correspond à une activité très spécialisée, réservée à une élite fort étroite. C'est qu'il est aussi une *technè*, c'est-à-dire une compétence particulière. Or, il y a dans la Cité une répartition stricte des *technai* entre les individus. Platon lui prête deux autres

dimensions: le *metrion* (juste mesure) et le *kairos* (moment opportun). La première, qui est tenue pour fondatrice des *technai* et donc de l'« art politique » lui-même, est ce qui donne aux productions de l'art leur caractère achevé ou réussi. Elle correspond à une norme absolue. La deuxième est en fait l'une de ses manifestations, à savoir le moment opportun de l'action, l'instant qu'il faut savoir saisir pour que l'action soit réussie. Précisément, Platon n'avait-il pas écrit dans sa *Lettre VII*: « Cependant je ne cessai point de rechercher les moyens d'améliorer cette situation et le régime politique tout entier, attendant toujours les occasions d'agir » (325e).

Après la condamnation de Socrate, « le plus juste » de tous les Grecs, Platon encore jeune s'est détourné de la carrière politique à laquelle son origine sociale le destinait. Contre ce scandale sans cesse renouvelé depuis, il a pris le pari d'améliorer la situation et a organisé son action : voyages en Sicile pour convaincre le tyran de devenir philosophe, fondation de l'Académie pour former les futurs hommes de la Cité, rédaction des *Dialogues*. Son but : prévenir la Cité de la décadence, mettre des barrières à la corruption. Sa réflexion politique a montré que la tyrannie avait pour résultat, par l'exercice de violences de toutes sortes, d'entretenir le malheur de tous par la faute d'un style de vie en commun qui est en conflit avec la nature. Or, il importe pour Platon d'œuvrer en faveur du « bonheur de notre vie », et du « salut de l'âme ».

Cependant, même si le développement de sa doctrine est très riche, on pourrait, pour ce qui nous concerne, faire la critique suivante : Pour Platon, notre connaissance de la vérité serait le souvenir d'un état ancien où, avant d'être incarnée

## Sommaire

Avant-propos .....	07
Introduction .....	09
Platon ou la recherche de la Cité idéale .....	13
Kant ou la confrontation avec l'universel.....	25
Sartre ou l'existentialisme .....	37
Quatre thèmes .....	49
Le désir - la liberté .....	49
Peut-on fonder la morale .....	56
Le langage comme mode d'action .....	59
Récapitulatif.....	63
Petit historique .....	63
Sur la morale et les valeurs .....	65
Avenir .....	67
Annexe(Souvenirs).....	73
Marcel Conche .....	74
Robert Misrahi.....	78

Sur le mode anecdotique.....	83
Epilogue.....	89
Notes .....	101